

NOTE DE LECTURE par Sophie Mendelsohn, dans essaim n°25, 2010

Lacan passeur de Marx.

L'invention du symptôme

Pierre Bruno

ères, 2010

« Plus je bois, plus j'ai soif... » Il pourrait sembler un peu étonnant à première vue d'attraper la construction très articulée que Pierre Bruno propose ici à l'aide de cette petite phrase d'apparence triviale, et pourtant tout y est – ou presque... On la retrouvera d'ailleurs à différents carrefours dans l'ouvrage lui-même. Contrairement à l'évidence proposée par une rationalité économique néo-classique, en effet, boire est moins simple qu'il n'y paraît : si je me contente de dire que quand j'ai soif, je bois pour ne plus avoir soif, alors l'essentiel m'échappe. Et quel est donc « l'essentiel » ? La formule « plus je bois, plus j'ai soif » donne son nom au mouvement infini où boire nous dépossède de la fin de notre envie de boire en satisfaisant notre soif, mais seulement ponctuellement. Entre la sensation de soif et l'acte de boire s'est ainsi intercalée une dimension bifide, celle de la satisfaction : en effet, il ne peut y avoir satisfaction de la soif que parce que s'est imposée à moi l'envie de boire d'un côté ; mais à peine la soif satisfaite, je perds le goût de cette satisfaction de l'autre. Et me voilà donc doublement enchaînée : à la soif qui est la condition de ma satisfaction, et à la boisson qui me donnera pour pas cher une satisfaction qui disparaîtra à peine réalisée et après laquelle je devrai donc continuer à courir... jusqu'à boire-sans-soif !

On aperçoit, dans ce petit apologue de l'éternel buveur, l'aliénation dans laquelle se trouve pris le sujet de l'âge capitaliste. Mais son intérêt principal est qu'il déplace un peu l'enjeu marxiste traditionnel : en effet, si le buveur est un prolétaire, il est peu probable qu'il puisse sortir de sa condition en réglant une bonne fois pour toutes le problème de la soif ! Il ne s'agit nullement ici d'une entreprise de renaturalisation du désir, mais de faire apparaître, ce à quoi Pierre Bruno s'emploie, le double fond de l'aliénation. Si Marx est bien celui qui repère que le travailleur, dans le temps du premier déploiement capitaliste, est aussi celui qui est dépossédé de la valeur que produit son travail (la plus-value), ce qui en fait un prolétaire, c'est à Lacan que l'on doit d'avoir fait apparaître que même si le prolétaire devenait lui-même propriétaire des moyens de production, empêchant ainsi le capitaliste de le déposséder des fruits de son travail, cela ne suffirait pas à le rendre maître de sa propre satisfaction, puisque celle-ci, de toute façon, continuerait à ne se réaliser que dans le temps de sa disparition. Il n'y aurait qu'à interroger le buveur sur ce point.

Pourtant, l'intention de Pierre Bruno ne semble pas être d'opposer à l'eschatologie marxiste un pessimisme lacanien fondamental, qui impliquerait de laisser tout espoir aux portes de l'aliénation. Car c'est du côté de la psychanalyse (lacanienne) que se situeraient les outils qui rendent possible de relever le défi marxiste qui s'est heurté aux trahisons institutionnelles des mouvements révolutionnaires – comment sortir du capitalisme, dirigé qu'il est par un principe économique, « celui de la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jour² » ; ? La proposition forte de Pierre Bruno est la suivante : « Si la “soif du

manque-à-jour” dont prolifère et profite le capitalisme est réelle, une sortie du capitalisme ne peut s'obtenir d'une nouvelle répartition de la plus-value, elle est commandée par une mutation du rapport du sujet à la jouissance³. »

Quid de cette mutation ? Pour en saisir le mouvement, il faut repartir de ce qui fait rapport entre le sujet et la jouissance, soit donc le symptôme. Si Marx peut être dit « l'inventeur du symptôme »⁴, c'est en tant qu'il fait du prolétaire le point d'insertion de la vérité dans le système capitaliste ; le prolétaire est le reste de l'opération capitaliste, *produire plus avec moins*. La plus-value, toujours elle, fait donc fonction de *symptôme social* dans la mesure où elle est le lieu même du manque-à-jour pour le prolétaire. Dans le prolongement de cette « invention marxienne » ; du symptôme, Pierre Bruno situe le *symptôme particulier* en déplaçant ici également quelque peu la perspective : là où le symptôme social est symptôme d'une vérité, celle du capitalisme, le symptôme particulier peut être envisagé avec Lacan comme *étant* vérité. S'il est vérité, c'est qu'il a moins à charge de révéler les structures sous-jacentes et invisibles d'un système économique-politique que de donner forme au rapport entre le sujet et sa jouissance. Le symptôme particulier est la construction formelle à laquelle un sujet a abouti afin de donner sens au réel, toujours dérobé, du rapport sexuel inaugural – nulle harmonie possible là où aucun signifiant ne peut dire ce qui a eu lieu. Ce qui conduit à une certaine radicalité : rien ne sait – au regard de l'inconscient – sinon le symptôme.

Si Pierre Bruno peut parler joliment de « l'insurrection freudienne du symptôme »⁵, c'est qu'il fait lacaniennement du symptôme le lieu de création d'une ligne de partage entre la volonté de jouissance de l'Autre et celle du sujet. Il ne saurait s'agir pourtant de négociation, ou de compromis, puisque le symptôme, « c'est la lutte, à la vie à la mort, du sujet contre la forme qui l'assujettit⁴ ». Mais cette lutte ne peut s'accomplir que moyennant la (re)connaissance de cet assujettissement – et c'est bien en quoi le symptôme particulier peut être le lieu où le sujet se soustrairait lui-même à la soif du manque-à-jour qui le transforme en prolétaire en le dépouillant de tout⁵. D'être en effet à la fois jouissance et lutte contre la jouissance, effet de l'assujettissement et enjeu de subjectivation, le symptôme particulier laisse apercevoir comment il pourrait à son tour se prolonger – et c'est manifestement la mutation que Pierre Bruno a en vue – dans un *symptôme singulier*, renommé par Lacan, avec Joyce, *sinthome*. Ce que le *sinthome* a de singulier, c'est qu'il permet au sujet une identification à cela même qui avait marqué sa division (le symptôme), non pour suturer celle-ci, mais pour la rendre vivable autrement que dans le manque-à-jour. L'effet qu'en escompte Pierre Bruno n'est pas, naturellement, une pure et simple dissolution du capitalisme par mutation du symptôme social en symptôme singulier, mais il envisage en effet – et c'est la portée indéniablement politique de ce livre de psychanalyse aux multiples facettes – que le *sinthome*, en tant qu'il rend en quelque sorte accommodable la dysharmonie sexuelle, fasse sortir de nous le capitalisme.